

Un piton séparé du reste du monde.

Préface de Jean Charles Jauffret.

Claude Georges Picard

Les Editions du Net, 2013, 232 p.



Ce livre date de 2013, les événements invoqués de plus de 50 ans, mais il reste d'actualité. J'ai fait la connaissance de Claude Picard à Montpellier, lors d'une journée consacrée à l'écriture des journaux intimes. Du 10 Janvier 1961 au 7 février 1962, il a tenu le sien quotidiennement dans la dernière année de la guerre d'Algérie, un journal magnifique où il dit à plusieurs reprises l'importance de l'écriture, celle d'aligner les mots, tout pétri qu'il est de littérature et de poésie. De cette guerre absurde, de l'ennui, il tente de s'échapper en faisant l'instituteur dans

un village reculé de la Kabylie, Imaghdacene, mal traité parce que non rallié, « rebelle » : les femmes n'ont donc pas le droit aux rations, les enfants pas le droit aux vaccinations. Dans ce poste militaire isolé à 1200 mètres d'altitude, le piton, cet appelé est soldat mais aussi instituteur-infirmier-écrivain public.

Complice involontaire, il a conscience et culpabilise de son double jeu de viril soldat et de bon instituteur, comme la France jouait alors double jeu : **« J'endosse mes deux rôles : solidaire de mes compagnons sur le terrain, solidaire du malheur des enfants d'Imaghdacene. »**

Ainsi à 15 jours d'intervalle il décrit le 2 mars 1961 les premiers contacts avec ses 152 élèves répartis en 3 classes et les joies profondes et multiples qu'il en tire. Mais le 28 mars : **« Je suis fatigué, fatigué de ne pas comprendre, fatigué de l'intolérance, de la solitude, de ce racisme indéracinable qui nous habite tous, du pourrissement de cette guerre, épuisé de tenter de comprendre les pourquoi et les comment de ma vie ici et ailleurs si las de laisser ici « pitonner » ma jeunesse. »**

Lucide, il transcende son malaise par l'écriture, constate : « **Je m'accroche à ces pages comme un naufragé à sa bouée. Dire, écrire le rien qui m'habite n'est pas chose aisée. Cette vie, le vide de moi-même et cette vacuité déteint sur le papier. Impossible de comprendre ce monde sans avenir. La laideur du treillis ne déteint elle pas sur l'âme ?** »

Déchirement personnel, schizophrénie, ce sont aussi ceux de son pays : « **Qu'importe si nous gagnons la guerre sur le terrain, si la France ici dans ce village perd son prestige et son honneur ? Les enfants d'Imaghdacene ont aujourd'hui assez de haine et de mépris pour devenir de bons fellaghas.** »

A son départ, le 7 février 1962, il évoque le temps de l'oubli qui commence, mais lui n'oubliera pas et c'est pourquoi ce journal, rédigé comme une nécessité, reste actuel.

Revenu en Kabylie en 1975, il reçoit un accueil chaleureux des habitants d'Imaghdacene, c'est en 2014 que lui est décernée par le village une « **déclaration de reconnaissance méritoire** »

(Véronique Leroux-Hugon – 8 octobre 2018)